

# Daniel Hameline – extrait de *Préludes à une pédagogie majeure* (ESF éditeur- 2017),

Préface au livre de F. Ribordy-Tschopp, *Fernand Deligny, éducateur « sans qualités »* (épuisé)

## « Jalons pour une ascétique de la médiation éducative »<sup>1</sup>

Le silence d'un être humain laisse sans voix, quand toute attente légitime faisait présumer en lui un interlocuteur : *stupor et silentium defixit eos*, Sauf d'abord à hurler. Hurler, par exemple, que ça n'est pas normal et que ça n'est pas notre faute...

### **Hurler**

Quoique réputé déraisonnable, le hurlement est de profonde et de constante humanité : notre espèce est une espèce hurleuse. Il se pousse à chaque minute, démultiplié sur la planète par des millions de gorges, un banal concerto de hurlements de toutes sortes : joie, certes ; horreur, douleur et terreur plus encore.

Mais hurler, de toute façon, c'est rompre le silence en le consacrant vainqueur. Qui hurle manifeste qu'il n'y a rien à dire. Vaine apparaît l'intimidation hurlante : on ne réduit pas le silence en criant plus fort que lui. Hurler, pourtant, serait-il le dernier sursaut de la dignité quand se révèle indécemment le détournement par le sublime ou que ça fait vraiment trop mal pour qu'on en appelle à des propos de connaisseurs ?

L'alternative symétrique, pour qui se refuse à hurler, c'est se taire : "doubler", en quelque sorte, le silence en lui empruntant sa manière et, dès lors, faire corps avec le silencieux, comme si l'on était de son bord. Et peut-être même, passer, pour de vrai, de son bord, sans trop savoir.

C'est chose bien banale que de définir l'humain par la promotion mutuelle au rang d'interlocuteur. Le destinataire fait le destinataire, et réciproquement : tel est le don de la parole, entre autre signe du passage du sens. Telle est l'énigme, insupportable à ceux qui doivent en vivre - ou en mourir - : avoir mis au monde des destinataires, se promouvoir en destinataires de ce qui instituera ces humains en leur parole propre, et paraître manquer ce don censé pourtant l'unique nécessaire. Douleur. Et, qui plus est, montrée du doigt par les témoins en quête de coupables. Tout témoin d'un déficit est un potentiel témoin à charge : est-ce sa faute ou celle de ses parents pour qu'il soit né comme ça ?

### **Recourir**

Comment ne pas comprendre qu'on interjette appel à ce qui est ressenti comme méconnaissance ? Deux voix de recours sont usuelles, opposées parfois, parfois conjointes. Recours aux connaissances. Recours à la connaissance. Fernand

---

<sup>1</sup> Préface (publiée sous ce titre) à l'ouvrage de Françoise Ribordy-Tschopp, *Fernand Deligny, éducateur « sans qualités »*, Genève, Editions IES, 1989, pp. 9 à 20.

Deligny cherche, quant à lui, ce me semble, une troisième voie : recours à l'inconnaissance. Mais il porte, dès lors, à un point de brisure vive, la contradiction de se donner à dire l'œuvre de ne pas dire, comme il s'est donné à faire l'œuvre de ne pas faire.

Triple recours donc. Triple exercice. Triple labeur. Car le recours ici est immanquablement surcroît d'intelligence des choses et perlaboration qui vise à instituer des pratiques légitimes, contre le gré du vent et celui de la dernière pluie : stabiliser ou revoir des manières de faire, en excluant les critères météorologiques de la mondanité et de ses engouements. Ériger du "mieux faire" : ce qui veut dire accueil et résistance à la fois, ouverture et fermeté. Si le "mieux" gêne, en ses allusions moralisantes, parlons d'ériger de l'action "juste" et justement pensée.

Ce ne sera pas parler d'autre chose que de la triple forme que prend l'ascèse de l'éducateur. Le Deligny qu'a interrogé Françoise Ribordy-Tschopp, et qui livre sa parole la plus récente dans la postface de ce livre, a, selon toute apparence, quelque chose de l'ascète. Mais l'ascétique déborde le simple enregistrement des signes du dénuement volontaire et l'ascèse ne se résume pas à cette espèce d'érémisme par lequel Deligny marque sa singularité.

### **Une ascétique de l'éducation**

Les trois recours sont, chacun en leur ordre, des manifestations qui relèvent de cette "science" ancienne qu'est l'ascétique, au sens le plus rigoureux : il y a ascèse en tout exercice persévérant, pour déjouer, dans une interaction lutteuse avec l'humain à la fois inconnu et reconnu, l'insuffisance de la pratique et la suffisance de la pensée.

C'est dans le *Pédagogue* (I.II/ch. VIII) de Clément d'Alexandrie (vers 200 après J.-C.) qu'un homme reçoit, pour la première fois, le qualificatif d'ascète : Jacob, dont la *Genèse* (32, 23-33) raconte qu'au gué du Yabboq, il se coltina dans la poussière toute une nuit avec un inconnu qui le blessa, refusa de dire son nom mais le quitta béni et porteur d'un nom nouveau.

Le recours aux connaissances relève d'une ascétique dans la mesure même où ces connaissances vont s'avérer inséparables d'une technique des gestes humanisants, d'une confrontation agie avec le statut même d'humanité chez les humains, d'une mise en œuvre de pratiques auxquelles les connaissances empruntent leur légitimité en échange du langage qu'elles fournissent.

Le recours à la connaissance s'inscrit souvent dans le prolongement même de l'ascétique chrétienne traditionnelle. Elle assume le paradoxe entre l'œuvre à faire et qui sera manquée si nous en déclinons l'exercice, et le déchiffrement herméneutique d'une entreprise dont nous serions les bénéficiaires, et d'abord en dépit de nos efforts.

Le recours à l'inconnaissance ne constitue pas l'aveu d'impuissance qu'il semble manifester lorsqu'il s'effectue comme on aboutirait dans une impasse. L'inconnaissance est aussi un exercice, un entraînement onéreux, préliminaire à toute mystagogie, ou perlaboration d'une sagesse "d'avant" la *sophia* et son emprise sur la pensée des choses humaines.

### **Les connaissances ou la désignation du manque**

#### **Pratiques et connaissances**

Le recours aux connaissances postule qu'une science est possible de ces humains que les faits donnent pour défectueux ; et que des procédures en découlent. L'ascèse, ici, est de se soumettre aux faits pour mieux en inventer de l'événement. Provoquer de l'inattendu avec de l'escompté.

Nous constatons effectivement que bien des pratiques se cherchent et se légitiment à la lumière de la science aux multiples visages, aussi accablée qu'elle soit de conjectures.

Pratiques d'intervention, plus ou moins pressantes, plus ou moins massives, plus ou moins onéreuses. La littérature récente sur l'éducation des handicapés mentaux ne manque pas de références où nous sont décrites ces forceries intégratives et leurs implacables machineries conditionnantes mais que couronnent, aux yeux des auteurs, d'indéniables succès.

Quel "succès" et à quel prix ? C'est la double question que posent ceux qui se préoccupent, à l'autre extrême, d'écrire l'éloge de la sollicitude à mains nues et au cœur sans défense. Retour, *via* la science toujours et non par sentimentalité, de l'*ama et fac quod vis* augustinien. Mais le précepte n'est facilité qu'en apparence et pour un court moment de songerie : la liberté qu'il annonce se paie souvent au prix d'un redoublement du cœur coupable.

### **Défectologie**

Or toutes ces pratiques, quoi qu'il en soit des objections mutuelles, sont porteuses du dessein d'humaniser tout en hominisant. Mais qu'est-ce que vouloir rendre humain un humain, sinon prononcer d'abord à son encontre un déficit d'humanité ?

On ne le remarque jamais suffisamment : c'est l'entreprise même de la science de l'homme et l'édification des connaissances qu'elle effectue, qui appelle la construction d'une déféctologie. Comme si l'humain - quelles qu'en soient les prises de vue - ne pouvait être saisi objectivement qu'au titre de ce qui fait défaut et donc en référence à la correction que l'on va réputer possible ou impossible. Et qui dit "correction", pense "modèle" et "norme", ce qui n'est pas a priori criminel, même si la chose est aujourd'hui mal portée et que nous rêvons d'une ascétique dont tout l'exercice consisterait à élaborer de l'innocence singulière et à restaurer de l'ingénuité première.

Tout déféctologue compare puisqu'il lui faut énoncer du manque. Il n'est pas de perception du "pas assez" qui ne tienne sans une conception du "suffisant" : l'histoire de la psychopathologie scientifique est, pour une bonne part, une histoire d'échelles, tout le monde le sait depuis Binet & Simon. Reste à persuader les gens que le haut n'est pas meilleur que le bas, quand il aura fallu leur faire connaître le verdict selon lequel certains degrés seront infranchissables à leur progéniture. Le déféctologue pudique ne parle pas "d'irrécupérables", mais il le pense parfois si fortement que l'interlocuteur reçoit en clair le message.

Mais sans doute convient-il de parler de déféctologies, au pluriel. Dans l'ordre de la vie mentale et sociale, et surtout en ce lieu singulier de leur conjonction où s'instituent l'anomalie et l'identité du "pas-comme-les-autres", les déficiences sont multiples. Elles le sont à la mesure des controverses sur les causes. Et le débat entre scientifiques prend le tour d'une lutte foraine dès lors que le tiers longtemps exclu de la discussion - le parent, et plus encore, le déféctueux lui-même - est censé disposer du droit de savoir, quand il n'exige pas de dire son mot et se refuse à fournir à compte trop simple le bouc émissaire des culpabilités.

### **Logies et philies**

Digne d'éloge, certes, cette émulation entre les doctes, et même leur rivalité pour l'interprétation. Mais contredire, c'est entrer en lutte à l'idée du succès possible, et j'entends bien, dès lors, que l'on sera tenté de disqualifier la théorie adverse pour des motifs qui peuvent ressortir de la gloriole, de l'entêtement ou de la mauvaise foi. À moins que la seule raison tienne à ce que l'on trouve la vérité dramatiquement insupportable.

Reste que l'esprit de contradiction demeure l'un des puissants moteurs du progrès dans les connaissances. Reste que les sciences de l'humain, particulièrement en ces marges où s'inscrivent à l'envi les points d'interrogation les plus menaçants pour nos certitudes, ne pourront jamais que mimer l'indifférence. Les -logies sont des -philies d'abord, ou leur contraire. La passion que suscite l'objet précède et consume à l'avance l'intelligence de l'objet. Et "passion" est à entendre en son double sens. D'où l'aspect constamment ascétique de l'entrée par les connaissances. C'est parce qu'il y a malformation, malheur mais aussi malfaisance que l'on cherche et que l'on "fait de la recherche".

### **Déontologie**

Rendre "scientifiquement" un verdict de maladie, c'est rendre la maladie "scientifique". Voilà qui n'est pas en soi une mauvaise action, mais qui n'en est pas, pour autant, une bonne. Toute société qui cherche à ériger en corps de connaissances, ses façons d'agir et les idées qu'elle s'en fait, engendre une ou des corporations de connaisseurs. Et nous savons comment ces dernières tendent à se perpétuer, comme corps légiférant, en se réservant le savoir et la légitimité de sa diffusion. Et, à défaut de la certitude, le supposé "connaisseur" sera tenté parfois d'en donner la représentation, jusqu'à se résoudre à en mimer les apparences. L'ascétique devient alors déontologie professionnelle. Ce n'est déjà pas si mal.

Car la science de la déficience tâtonne. D'une décennie à l'autre, elle erre. Emprisons-nous d'ajouter qu'il n'y a rien là de scandaleux sauf pour les esprits crédules. L'obsolescence est la marque identitaire de tout produit du savoir. Et c'est un grand progrès que de le reconnaître sans s'en offusquer.

La définition de l'autisme, par exemple, telle que la donnent bien des manuels ou des vocabulaires de psychiatrie des années cinquante n'a plus beaucoup de points communs avec ce que notre époque peut en écrire. Il faut user bien des hypothèses avant d'atteindre un peu de vraisemblance dans l'explication de quelque phénomène que ce soit, surtout quand s'y comprend l'essence humaine. Il n'est pas scandaleux non plus d'entendre les savants prononcer des exclusives : une science "œcuménique" devient vite un amalgame où les concepts se font inconsistants.

Il y a donc, en définitive, plus à gagner qu'à perdre à promouvoir la fabrication des connaissances sur le déficit humain, même quand l'identification du déficit institue le déficient et fait prendre le risque de le disqualifier comme humain pour mieux le requalifier comme tel. Le dilemme est ancien. Il exaspère et soulage à la fois notre époque, entraînant la démarche ascétique dans les turbulences de la décision.

### **Ambivalence**

Soulagement de voir qu'on isole l'anomalie pour tenter de la réduire : le pathologique est bien à tenir pour tel. Y porter remède est d'ardente obligation pour des cœurs philanthropes qui sont, en même temps, des esprits éclairés. Objet de science, le déficit humain s'offre au mieux-disant thérapeutique. Et déjà nommer les choses humaines de façon plus pertinente ne constitue pas un mince progrès : quand le "mongolien" devient "trisomique", ce n'est pas seulement le mot qui change, mais la qualification. Et celle-ci n'est pas autre chose qu'un cortège de jugements de valeur.

Mais le soulagement cohabite - et parfois chez les mêmes acteurs sociaux - avec l'exaspération de voir fixer des normes où se standardise le design humain au point de signifier l'exclusion raisonnée d'une part de l'humanité hors d'elle-même. Au nom de quoi, s'indigne l'exaspéré, les tenanciers des connaissances

s'arrogent-ils le droit de trier et de prononcer le jugement ? L'humanité des humains n'échappe-t-elle pas, en son dernier mot, à ces verdicts de séparation ?

### **Définir de l'humanité**

On voit bien là qu'humanité est à entendre de deux manières. La première est circonstancielle. Parler d'humanité chez les humains, c'est d'abord évoquer la panoplie des pouvoirs susceptibles d'accroître chez un individu, en extension comme en profondeur, les manifestations des conduites réputées humaines au sein de la société des hommes à un moment de l'Histoire. De ces pouvoirs, toute déféctologie énonce et mesure le manque. Et, en ce sens, quoi qu'il en soit de nos indignations, l'humain relève bien de l'arithmétique du moins et du plus. On l'a dit : la voie des connaissances est comparatiste, classificatrice et sélective. C'est à ce prix qu'elle est correctrice et, disons-le, humanisante quand il lui arrive de faire du "plus" avec du "moins".

Cette conception que l'on a proposé d'appeler circonstancielle n'est pas incompatible avec la notion d'une humanité qu'on nommera institutive. La spécificité de l'humain, en effet, tient à ce qu'il n'est pas possible même de concevoir cette qualité sans une institution mutuelle dont la responsabilité est à reprendre à tour de rôle.

La réciprocité ne vient pas après-coup récompenser des semblables qui le seraient à l'avance de par leur constitution. Au fond il n'est pas naturel aux hommes d'être humains. C'est la réciprocité qui est fondatrice de l'humanité de l'espèce, miroir du même pour toute épiphanie de l'autre, y compris l'épiphanie de cauchemar.

### **Droits de l'homme et droit de regard**

Mais cette fondation institue des sujets dont le droit à instituer de l'humain à leur tour jouit dès lors de l'imprescriptibilité. Car si se trouve prononcée l'inhumanité d'un seul - et donc la légitimité de sa suppression comme sujet - c'est l'humanité de tous qui vacille en sa fragile institution. *Esse est percipi* : le vieil adage de Georges Berkeley trouve là quelque nouvelle carrière. On n'est humain vraiment qu'à être tenu pour tel par le regard d'autrui, qu'il jalouse, qu'il s'indiffère ou qu'il aime. Ayant été regardé tel, tel je regarde qui tel regardera. Généalogie de regardants réciproques. D'avoir été perçu comme humain quand vint mon temps m'enjoint de reconnaître à mon tour l'humain dont il ne m'appartient pas de limiter l'empan.

Or cette institution mutuelle - on le conçoit sans peine, je pense - n'est pas de l'ordre du "plus" ou du "moins". Sous ce chef, l'être humain est humain absolument : on ne saurait ici parler de déficience, même si les connaissances qu'accumulent les sciences sur les choses humaines nous confirment de graves défaillances de la nature chez certains membres de l'espèce à moins que ce soit la dévastation provoquée par le regard de malveillance, qui ne se confond pas avec le mauvais œil.

### **Science humaine, science humaniste**

Ainsi formulé, le postulat "humaniste" révèle la manière dont l'ascèse scientifique surmonte la contradiction : avoir à prononcer la déficience d'humanité chez certains membres de l'espèce, dans le temps même où on érige entre les humains une égalité que rien n'altère. Abstraction, certes.

Et c'est toute la fragilité d'une déclaration des droits de l'homme.

Car le paradoxe n'est pas mince : c'est au nom même de cette égalité abstraite que sont légitimées les interventions concrètes où s'accusent la supériorité des doctes et de leurs chargés d'affaires. On n'a pas toujours mesuré combien la proclamation d'une égalité abstraite des droits du type tous sont des hommes

était porteuse d'une légitimité directiviste, dès lors que subsistait un modèle de normalité humaine, épanouissement compris. "Ce sont des êtres humains, ils ont donc droit à l'éducation..." "

"Qu'ils le veuillent ou non..." ", ajoute le chroniqueur de mauvais esprit qui se souvient que nombreux dans l'Histoire sont les cas de bonne foi où le titulaire des droits, censé résider en toute existence singulière, ne peut advenir à leur exercice que sous la contrainte des connaisseurs. Aporie banale au demeurant. Reste le prix à payer, et à déterminer qui le paie. Et, à constater que, tous comptes faits, si tous sont égaux, les connaisseurs le sont toujours un peu plus que les autres.

### **Oligarchie et responsabilité**

Saluer le défectueux comme égal en droit ne revient pas, tant s'en faut, à estimer possible, voire opportun, de partager avec lui les connaissances qui le qualifient comme tel. Les connaissances sont faites pour être retenues. La rétention est dans la logique même de leur établissement social. Mais elle peut, tout aussi bien, être vécue, décrite et légitimée comme l'exercice ascétique de leur responsabilité par le petit nombre de ceux qui "s'y connaissent".

Traditionnellement résolue depuis Friedrich Engels par la dénonciation d'une fausse conscience, voici l'énigme de la double lecture, morale et politique, de la détention-rétention par les uns du savoir, et donc du pouvoir, sur les autres. Tout défectologue est un oligarque. Mais le dénonciateur l'est tout autant puisqu'il s'érige à son tour en détenteur des connaissances à la légitimité plus sûre et, surtout, en contrôleur définitivement avisé des conditions de leur transparence.

### **La connaissance ou la différence consacrée**

Le passage du pluriel (les connaissances) au singulier (la connaissance) apparaît à beaucoup de cœurs philanthropes comme la voie illuminative où se dénoue l'aporie de la première forme d'ascèse, où l'épiphanie de "l'autre" va trouver sa modalité dans la diaphanie du "même".

### **Diaphanie**

Car diaphanie n'est pas transparence : la traverse lumineuse est attestée. Et cela suffit. Et c'est ainsi que brille dans la disparité d'ici et maintenant une identité venue d'ailleurs. Le "même" ce n'est pas toi semblable à moi et réciproquement selon la transparence enregistrée et codifiée du modèle nécessaire, hors de quoi sombrerait dans l'obscur la précieuse référence au visage humain des hommes. Le "même" va surgir de l'obligation que l'on se fait de voir "l'autre" en sa clarté sans transparence. Et toute dissemblance visible, y compris celle qui crève les yeux, celle qui exaspère le cœur pour tant d'altération des traits de l'humain, par la médiation de la diaphanie du même, assure l'épiphanie de l'autre et réciproquement.

### **Épiphanie**

Or l'épiphanie consacre le défectueux : qu'il se manifeste seulement, et c'est lui qui nous apprendra que les problèmes étaient de l'ordre de l'énigme, mais que celle-ci n'est praticable que transférée dans l'ordre du mystère. Quand l'humain fait défection de manière si parlante, c'est que le silence lui-même parle et qu'il annonce (car il s'agit bien d'une annonce) un autrement des choses humaines tout chargé d'une plénitude messagère. *Discat a puero magister* : les rôles sont inversés. C'est du défectueux même que nous tenons toute connaissance. Il est le privilégié qui nous instruit plus que de raison, parce qu'il casse notre logique.

La connaissance est sacrilège quand elle se diffracte en mille savoirs-*sur*. Et voilà l'instant de la célèbre et fausse étymologie claudélienne, cent fois

ressassée, pathétique lieu commun de l'espérance à la recherche de ses marques : du défectueux même nous tenons tout savoir, à la condition que nous renoncions à définir ce dernier comme "savoir sur" et que nous l'énoncions résolument, en un pari pascalien, comme un "savoir avec". Compagnonnage. Réciprocité. Et même, beaucoup plus, inversion des hiérarchies : c'est lui, le poète. Et toi, le savant, tu es le *minus habens*.

### **De la modestie...**

Il ne pourrait y avoir là que la requête, combien fondée, de la modestie : en seront bien d'accord celles et ceux qui, au quotidien, travaillent aux confins de la marge, de la disparité, du déficit évident, et surtout quand ils expérimentent, à froid comme à chaud, l'insoutenable incommunicabilité humaine s'imposant pour le reste des jours en modalité même de l'existence.

Mais l'inversion épiphanique des rôles est bien autre chose que cette modestie de qui n'a pas manqué d'apprendre, à ce contact des humains "différents", qu'il était convenable de ne pas trop la ramener, comme on dit... l'épiphanie est immodeste : elle exhibe. Elle est ostentation. Le défectueux n'est tel que sous le regard qui le disqualifie. Changeons de regard. Et c'est le sursaut volontariste, le courage insensé de lire une épiphanie de l'humain là même où toute humanité semble s'être obscurcie comme à plaisir.

### **... à l'humilité**

Plus encore, sous beaucoup de plumes éloquentes, je lis comme un dépassement du volontarisme par lui-même, son auto-négation, en quelque sorte. C'est à l'aveu même qu'on se livre, à la confession du miraculé : ce qui advient là n'est pas de mon fait, ce sont "eux" qui m'ont transformé. Je tiens toute ma science du don qu'ils me font de la leur. Car, contre toute apparence, ils savent. Ils peuvent. Ils créent. Je suis entré par eux dans la connaissance de ce qu'est l'humain, là où il se manifeste en son extrême pointe, quand ne subsistent plus de lui que d'infimes signaux. Leur ascétique déchiffrement relève de l'exercice des béatitudes, porte ouverte sur rien moins que la béatitude déjà-là. Et me voici devenu "connaissant" par renoncement à jouer les connaisseurs. Et me voici, par leur médiation, assigné à me faire *dulcis et humilis corde*.

On voit combien cette humilité-là a peu à voir avec la modestie : cette dernière tangente toujours un peu le désabusement et son cynisme. Elle n'est pas absence de calcul et peut se révéler ombrageuse. Elle s'agace de l'enthousiasme en lequel se lit l'emballement. La modestie pousse au silence madré et à la parole sentencieuse, elle cultive la litote. À l'inverse, l'humilité qui s'autorise au témoignage et s'autorise de lui, peut prendre le ton de l'action de grâces et risquer le lyrisme.

On citerait ici bien sûr, Jean Vanier, si digne de la plus haute estime. Quand la déféctologie se fait herméneutique, le docte se fait chantre et n'en a point honte au milieu de ses pairs : déféctologie et christologie, une seule et même connaissance, Affaire de "renés" de tous les instants. Car de l'interaction avec ces autres-là - qui incarnent l'excellence même de l'anawim biblique - tous les instants sont bons à prendre, assurant l'instruction, inaugurant sans fin la gratitude, même s'il faut à l'aède, dans le mouvement même qui lui fait résonner sa lyre, en prendre pour son grade ou plein la gueule selon les vocabulaires du quotidien.

### **Jacques Lacan et l'hymne à l'enfance**

Mais qu'on me permette une évocation plus surprenante sous la forme d'un témoignage personnel. J'ai eu, en 1969, à l'époque où je préparais l'*Anthologie des psychologues français contemporains*, le privilège de plusieurs longs

entretiens avec Jacques Lacan qui tenait à surveiller de près la sélection des textes que je retenais de son œuvre et les voisinages que mon classement lui imposait dans l'ouvrage, certaines promiscuités lui paraissant "assez comiques". Je rendais donc visite à cet auteur célèbre, qui paraissait mettre à entretenir son image des coquetteries de diva. Il s'ensuivit de passionnantes conversations à bâtons rompus. Alors que nous parlions de la pratique psychanalytique, il me fit cette confidence : "On me prend pour un psychanalyste mondain, trop heureux d'interpréter pour de l'argent les rêves de dames à problème. Aucun intérêt. Mon bonheur, c'est aujourd'hui encore auprès des enfants psychotiques que je le trouve, quand il n'y a quasiment aucune consolation à espérer. Eh bien, moi, je dis que c'est là que je rencontre l'humanité. Et que je l'écoute. Et qu'elle me parle. Et c'est là qu'elle m'instruit. Mais, vous, vous êtes à l'Institut catholique... Ça doit vous dire quelque chose, vous savez, cette phrase... je ne sais plus très bien où dans L'Évangile : « Je te bénis, Père, d'avoir caché tout cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout petits. » Ce sont eux qui nous instruisent. C'est sûr."

L'ascèse de l'écoute du psychotique est fruition pour l'herméneute, même si Jacques Lacan, de toute évidence, n'y récoltait pas, pour son alimentation spirituelle, les mêmes fruits que Jean Vanier. Mais il y a bien dans l'un et l'autre cas, cette fruition, qui appelle à savourer une rencontre alors que tout est aux apparences de l'incommunicabilité et de la désolation.

Une herméneutique du *pneuma* et non de la *psyché*

On comprend la puissance porteuse de cette inversion hiérarchique des rôles. Sous la désespérante et mortifère répétition des manques, dans l'aberration même des signes et l'incohérence de l'interaction, triomphe - mais loin de tout triomphalisme tant le prix est lourd à payer - l'herméneutique de l'intacte humanité et de son potentiel éducateur. L'humain défectueux, s'il ne sera jamais ni scribe, ni lévite, n'est pas, de loin, le plus mauvais prophète. Encore faut-il que l'éducateur, devenu le disciple de ces singuliers rabbis, croie qu'une inspiration les habite : si la psyché défaille, le pneuma continue de parler humain à qui sait deviner le courant d'air du divin dans toute respiration humaine. Et le pneuma est bien ce vent étrange et familier qui souffle où il veut. Et d'où il veut.

Cette foi n'est pas consolante, même si on peut la dire "convivialisante". Son risque est à la mesure de l'espérance qu'elle soulève et de la disproportion des signes qui, dans l'exercice ascétique quotidien, seront susceptibles d'apporter l'étayage, même ténu, que l'épiphanie de l'autre n'est pas un fabuleux récit pour dupes plus ou moins consentantes.

La foi dans la dignité propre du déficient et dans son insolite capacité d'humilier le connaisseur est une production de la pneumatologie chrétienne. Et la marque même d'une foi de ce type, c'est de porter, comme sa contremarque obligée et aussi constante qu'est le revers à la médaille, la méfiance à l'égard de la consolation de complaisance, contre quoi toute la tradition ascétique multiplie les mises en garde.

### **Le risque de la complaisance**

Le recours à la connaissance épuisera vite le calembour claudélien (connaissance) s'il le conduit au-delà des limites d'une anthropologie que n'alimente plus une pneumatologie chrétienne qui lui fournissait sa cohérence. L'inversion hiérarchique peut aller jusqu'à la consécration idolâtre des humains défectueux au point de faire d'eux les seuls représentants véridiques des germinations de l'espèce, seuls poètes, seuls génies, dont toute intervention éducative, de la part des "normaux", viendrait diminuer le potentiel créatif dont nous n'aurions pas le chiffre, du fait de notre propre déficience d'humanoïdes dénaturés.



Les défectueux nous entraînent-ils à la "co-naissance" par nature ou par grâce ? Sont-ils plus naturels que le sont les civilisés auxquels la société confie leur éducation ? Sont-ils des médiateurs privilégiés de la grâce et des messagers paradoxaux - voire scandaleux - d'une divine bienveillance dont ils nous instruiraient quand nous avons toutes les peines du monde à les en juger bénéficiaires ?

En dehors de ce dernier paradoxe, où croyance et incroyance, dans le même et indissociable mouvement, opèrent leur travail mutuel dans l'assomption de leur dure contradiction, je crains qu'une ascèse de la connaissance n'appelle trop facilement une anthropologie inconséquente.

Passé le temps de la mise à part célébrante des pas-comme-les-autres consacrés poètes et demi-dieux par quelques herméneutes cherchant querelle aux lieux communs, je crains que vienne - ou revienne - le temps de leur mise à part éliminante dont on trouvera bien quelque légitimité au nom de la préservation de la race. Le culte sans l'ascèse, c'est l'émotion qui se ravit d'elle-même et qui, bientôt, se lasse et passe à d'autres jeux, fussent-ils l'inverse des premiers. On ne célèbre jamais qui que ce soit impunément.

### **Inconnaissance contre ignorance**

Mais, en tout état de cause, je ne pense pas que Fernand Deligny se pose les questions en ces termes. Je hasarde, dans mon inventaire de la triple forme de l'ascétique éducative, l'hypothèse qu'on pourrait le caractériser par le recours à l'inconnaissance. J'ignore tout à fait s'il en serait d'accord. Mais l'homme public, même retiré dans les Cévennes, s'est séparé de sa pensée en acceptant d'en faire un produit de circulation intellectuelle et marchande offerte à qui juge bon de s'en emparer. Et, depuis des années, Deligny m'intrigue.

Aussi bien, quand Françoise Ribordy-Tschopp m'a proposé de consacrer une recherche à l'entreprise "éducative" à laquelle ce nom est attaché, je l'ai encouragée dans ce projet. Et d'abord, en vue de ma propre instruction. Et il n'est pas douteux que son étude - même s'il est toujours possible d'aller plus loin encore dans l'interprétation de l'anthropologie de Deligny - contribuera très heureusement à reconstituer pour de nombreux éducateurs l'itinéraire singulier de celui qui n'est, pour la plupart d'entre eux, qu'une figure évoquée avec révérence ou perplexité, quand il n'est pas déjà un nom parmi d'autres dans la nomenclature des "pédagogues contemporains".

Il ne me revient pas ici de résumer à l'avance ce que Françoise Ribordy-Tschopp va décrire et commenter. Par contre, je présume qu'après avoir lu son étude, le lecteur pourra revenir à cette préface et reprendre la mesure de mon propre essai.

### **Contester l'institution du déficit**

Pourquoi, à propos de Deligny, parler de la voie ascétique de l'inconnaissance ? Il me semble relativement aisé - et Françoise Ribordy-Tschopp le fait très bien - de décrire en Deligny - et principalement en Deligny "première manière", l'auteur de *Graines de crapules* ou des *Vagabonds efficaces* - un contempteur du recours aux connaissances quand celui-ci est donné pour la voie qui s'imposerait comme d'elle-même, au nom du crédit de la science.

En commun avec les frères Oury et les institutionnalistes du milieu du siècle, avant Michel Foucault, et sans concession aux mondanités de l'intelligentsia, Deligny montre une conscience aiguë, et volontiers caustique, du rapport entre la constitution du savoir sur l'homme malade de l'humain et l'institution de ce malade pluriel en objet de la renfermerie sous le pouvoir des connaisseurs.

Et, à la même époque, il prend la mesure politique de cette logique de collusion :

systématiser des connaissances en un savoir dogmatisé et articuler l'action sous la forme de l'appareil centralisé d'un parti, c'est opérer une seule et même aliénation du connaître et de l'agir. Pourtant l'un n'est pas sans l'autre. Et c'est bien de leur inestimable conjonction que toute humanité s'estime. L'intelligence de ce qui fait advenir de l'humain n'a pas d'autre temps et d'autre espace que le temps et l'espace d'agir.

### **De la parlerie à l'ouvroir**

Préférer "agir" à "faire", c'est inscrire *pragmata*, *poiesis* et *praxis* dans la même mouvance. Le pluriel y noue et dénoue le singulier. Le concret s'y surdimensionne au sein d'une topographie et d'une chronographie minutieuse, en même temps qu'il s'y disqualifie en figurations, tracés, cartes et itinéraires. Et la parole, que le connaisseur a stabilisée indûment en parlerie mondaine ou scientifique, s'érige en ouvroir ascétique du sens de ce qui arrive aux humains assignés aux confins d'humanité. Seule manière de dire ce qui n'est pas à dire ? Parler, dans le frôlement quotidien du mutique, c'est effectivement assumer le paradoxe de dire qu'il n'y a pas à dire et que ça parle.

L'ouvrier de la parole, en son ouvroir besogneux qui n'a feu et lieu qu'au seul nom de la coutume, ne cherche pas à éluder le sens, pas non plus à l'interpréter. Il s'acharne - non sans la compensation du plaisir des mots - à assumer la contradiction que Deligny semble poser comme native et première.

D'une part, stabiliser un glossaire où prennent figure des rituels qui marquent ainsi des bornes, qui seront pierres et mots concrets acoquinés concrètement pour le durable, voire pour les vraisemblances de l'immuable.

D'autre part, et dans le même mouvement, déstabiliser les fixations convenues du langage pour laisser à la parole sa condition "d'agir" précaire. Car si la durée est la condition de la recherche, la précarité est la condition de la trouvaille. Et cette dernière n'est rien d'autre que de réussir, si ça se trouve, à faire parler les muets. Mais sans les y contraindre.

L'ascèse de l'éducateur chez Deligny est contradictoirement d'un terreux et d'un funambule. Entre vide et vide, celui-ci préfère la ténuité à la plénitude. Et celui-là, par contre, ne pense que les pieds par terre, par tâtonnement, mais tâtonnement qui est assurance.

### **L'établissement du vrai (semblable)**

On voit dès lors que parler d'inconnaissance ne revient pas à magnifier l'ignorance. L'ascèse d'inconnaissance est d'abord refus banal des certitudes établies. S'il en l'était là, Deligny ne ferait que donner un peu de lustre littéraire à une attitude qui devient aujourd'hui ; dans la sous-culture des cultivés, une des composantes de leur établissement.

Deligny ne me semble pas participer de ce désabusement mondain. Il mène au contraire une quête qui peut paraître pathétique en la dérision de ses moyens, la quête du vraisemblable, sinon, tout simplement du vrai.

Mais il ne peut entendre ce dernier que comme inachevé et inétabli dès lors qu'il est écouté constamment en des lieux où l'humain se manifeste inchoatif. L'inconnaissance est ici d'ordre "prudentiel", voire méthodique. Le paradigme de "l'agir", aussi bien que du "dire", c'est que ça n'est jamais ça et qu'il vaut mieux le savoir. Inconnaissance n'est pas méconnaissance. La première est active quand la seconde est subie. Attitude au demeurant fort socratique, et, de ce fait, peu originale, diront certains.

### **À distance du Phédon comme du Magnificat**

Pourtant Deligny ne pratique pas la docte ignorance. Et surtout, dans son

compagnonnage avec les mutiques, il ne lui est aucune- ment loisible de la faire sienne, socratiquement, au titre de la ruse éducative, apte, par l'interrogation, à faire sortir du sujet médusé la parole accomplie.

Car Socrate, du moins celui de Platon, est bien à sa manière un ascète de la connaissance : le dialogue est une maïeutique, on le sait, qui accouche d'une vérité déjà là chez le porteur qui, l'ignorant, s'ignorait lui-même. Et le voici qui naît à son propre savoir et à sa propre conscience. Socrate peut prétendre n'avoir rien fourni, que sa modeste médiation, et faire admirer aux témoins en l'ignorant un connaisseur qui s'ignorait. Révélation. Mais c'est que l'esprit, même le plus obtus selon les apparences est "branché" sur les plus sublimes objets, dont il peut, fût-ce à titre fugitif, devenir le "voyant". La voie est illuminative.

Rien de tout cela chez Deligny. S'il a des mots très durs pour les forceries conditionnantes, il n'est pas plus favorable aux herméneutiques, même lorsqu'elles inversent la hiérarchie et qu'elles exaltent le défectueux pour en faire un privilégié de la voyance et le guide inattendu des aveugles qui sont censés pourvoir à son éducation. Deligny ne s'enchant pas de ce Magnificat. La voie illuminative est encore, à ses yeux, une facilité que se donne l'*anthropos* pour se consoler de l'impasse de son anthropologie sans se départir de son anthropophilie. Le chant de l'aède se substitue à la parole du besogneux. Or, l'affre se chante, mais pas "l'agir".

### **Abstinence**

L'ascèse éducative connaît là le point extrême d'une voie purgative marquée de la plus radicale abstinence. Elle est voulue à la fois apophatique (réduire tout cantique au silence) et apopraxique (n'attendre de "l'agir" aucun effet qui le transmuerait en un "faire" de refaçonnement). S'abstenir d'intervenir autrement que par l'occupation désintéressée du temps et de l'espace, humanisés selon un mode fruste mais non frustrant : voilà la résolution et sa croyance porteuse. Ni projet, ni voyance. Être là, agir là. Et il se peut qu'il advienne de l'humain.

Françoise Ribordy-Tschopp a raison d'esquisser la comparaison avec Johann Heinrich Pestalozzi. Dans la situation-limite de Stans (1799), avec des enfants aux attaches incertaines, traumatisés par les massacres, mimant entre eux la cruauté de la guerre dont ils sont victimes, Pestalozzi se targue d'entamer l'entreprise d'éducation sans projet, de se laisser guider par les occasions et par ce que les enfants vont faire "arriver".

Mais s'il est sans projet, il n'est pas sans voyance. Comme aujourd'hui Deligny, Pestalozzi tente, à l'occasion d'une expérience d'éducation, d'approcher l'énigme anthropologique qui le fascine. Mais la différence c'est qu'il voit l'origine, comme il voit le but. Et il s'en explique. Et il s'en autorise pour intervenir sur les enfants. Deligny se refuse à la voyance. Il craint qu'elle ne fabrique des idoles ou des fac-similés. Ascèse de l'abstinence, logique de l'abstention. Erémisme du réseau, Disparition aux yeux du public. Acceptation, dès lors, que l'on se désaffecte de vous, voire que l'entreprise soit désaffectée.

### **L'abstinence affective**

Jouons sur ce dernier mot. Peut-être Deligny est-il, parmi les éducateurs contemporains, celui qui a tenté au plus loin de déjouer les pièges de la sollicitude.

Alain déjà recommandait, c'est chose connue, de "faire la classe comme on balaie". Qui prétend instruire et non pas séduire doit s'exercer à l'égard des élèves à cette abstinence affective en laquelle se reconnaît la marque d'un service justement accompli et qui n'attend pas de gratification en retour. Haute ascèse du sentiment qui réinvestit la passion partagée, à heure fixe comme pour

un rendez-vous rituel, dans l'admiration commune des auteurs, immunisée par ce contact de la grandeur, des affections "relationnelles" et ancillaires.

Le propos est admirable, et l'avertissement, exemplaire. Une agrégée de lettres, chargée d'une classe préparatoire aux grandes écoles dans un lycée d'excellence, peut y adhérer sans trop manquer de compensations si elle aime les livres par exemple. Elle peut aussi faire semblant ou ne rien comprendre à ce qui arrive.

Par contre, à suivre et prévenir un mutique à son pas, à guetter et comprendre l'humanisation de ses errances, à le protéger et d'abord contre ses propres égarements qui mettent sa vie en danger, n'est-ce pas nécessairement se prendre à le souhaiter enfin délivré du spectacle qu'il donne et se tourmenter de ses progrès ? L'ascèse est sans consolation qui prescrit à "l'agir" éducatif de ne projeter rien et qui pose projet et "projection" comme les deux composantes d'une même emprise regardante : toute éducation qui céderait au premier se livrerait à la seconde. Et ce serait l'éducable en captivité, nouvelle réplique d'Émile aux mains de qui veut son bien, toute machination voilée, que ce soit par Jean-Jacques Rousseau, ou par ses multiples inspirés.

### **Logique de l'éducation négative**

« Tiens-le pour mort et tu seras délivré de l'envie de lui vouloir du bien » : telle en définitive serait la logique de l'éducation négative poussée à son ultime conséquence ascétique. L'inconnaissance se révèle alors en son exercice le plus exigeant : ne rien vouloir connaître des effets de son action, par crainte de les pervertir en les voulant. Le mythe d'origine est ainsi à la fois restauré : il y a bien à ne pas savoir ; et inverse : il est bon de se savoir nus, désormais, et hors paradis, c'est-à-dire à pied d'œuvre dans la poussière.

Et l'on songe alors à l'étrange verset de la Vulgate : *homo sine adjutorio inter mortuos liber*. Mais le chant de lamentation du psaume 88 (87), 5, devient constat de fonctionnement dépourvu de pathétique : l'éducation n'aurait pas à se vouloir autre chose que la coexistence d'un "homme sans ressource, libre parmi les morts". Et l'ascèse d'inconnaissance sera poussée jusqu'à s'interdire de s'imaginer porteur d'un quelconque pouvoir de résurrection. Thaumaturges, s'abstenir.

### **L'inadvertance et la résolution**

Reste la force mystérieuse et fascinante d'un cœur résolu à ne pas connaître quand elle s'affirme en un vouloir ne pas vouloir. Comment ne pas y entendre à l'œuvre une volonté superlative et, au pied de la lettre, inexorable ? Pas de "science", pas d'inspiration, pas de voyance, et foin du pathétique. Et dès lors pas de possession. L'intention éthique est ici sans secours autre qu'elle-même, sans désir, même et surtout de faire du bien. Mais à se disqualifier comme projet, elle érige la liberté en servitude volontaire, seule issue pour laisser le champ ouvert à l'inadvertance.

Vouloir l'inadvertance représente alors le courage majeur de se nier comme "averti", de ne promettre aucun miracle, et de s'obstiner pourtant à tracer dans les confins de l'humanité des croisements furtifs.

### **L'homme qui nomme...**

Mais Deligny n'est pas près de renoncer à nommer ces insignifiants. Et à les nommer pour qu'on les sache. L'esthète trame-t-il ses compromissions aux dépens de l'éthicien ? Le silence est à rompre et l'homme des confins reprend le costume du civilisé, dans la fonction monitoire, celle qui "avise" et fait, précisément, la monition. Mais le peut-on sans perpétrer le malentendu et jouer le prophète à son corps peu défendant ? *Vox clamat in deserto*. On a retenu la

dérision de la formule. Et c'est bien l'impression que donnent l'entreprise de cet homme et sa poignée de compagnons silencieux. Que restera-t-il de ce Pestalozzi ? Difficile pronostic.

Mais on peut entendre la formule biblique en en restituant la version hébraïque qui ne favorise plus son emploi pour la dérision. *Vox clamat : in deserto parate viam Domini*. Il y aurait dans le désert, cévenol par exemple, à préparer des voies, à tracer des chemins, à rectifier des routes, pour un avènement seigneurial de la chose humaine, dont on ne connaît rien, certes, dont on se refuse à se donner pour le voyant et pas davantage pour l'aède. La modestie de Deligny ne semble pas feinte. Mais quand il donne la leçon d'humilité, il ne fait pas mine non plus.

### **La chose humaine**

L'ascèse d'inconnaissance est de méthode. De méthode rigoureuse. Elle est morale provisoire faite pour durer. Mais reste l'obstination, à agir d'abord, à requérir ensuite et à plaider. Une croyance est à l'œuvre, une voyance même. En ces confins où l'espoir même se révèle mortifère, et l'espérance, invouable, de l'humanité peut advenir qui manifeste l'humain sous un jour inaperçu. La chose humaine, dans sa mutité reçue sans pathétique, ferait entendre une parole inouïe : quand tu as prononcé que le roi était nu, tu peux inverser la proposition et rajouter que le dénué est royal. Rien que ça.

Mais dis-le *mezzo voce* car cette "vérité"-là ne supporte pas qu'on en fasse un message sans qu'aussitôt on la perde ou qu'elle se pervertisse. Il y a de longs jours encore en perspective pour la pudeur.